

L'Homme d'Urbino



Nicole Nall

L'Homme d'Urbino

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 - Fax : 01 41 62 14 50 - mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-281213-759-4

Dépôt légal : septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Première partie – Urbino	9
Deuxième partie – Rome	39
Troisième partie – Toscane	125

Première partie

Urbino

I

EN CETTE ANNEE 1494, les Montelfetri veillaient sur Urbino. On aurait pu croire le lieu insignifiant, perdu dans les Marches, province d'une Italie morcelée en cités-États. Rien de plus faux. Urbino, maîtresse du duché, avec ses dix mille âmes, était une ville d'art, aimant ses artistes. Là était né, onze ans plus tôt, le divin Raphaël Santi. Le nid douillet des Montelfetri n'abritait certes pas que de fabuleux génies. Dans cette atmosphère où le mécénat triomphait, de modestes peintres travaillaient. Domenico Agnelli était de ceux-là. Son œuvre reflétait l'activité d'un honnête homme. Son style d'une facture nette dans le dessin, les contours appuyés et raides des quelques fresques qu'il exécuta, perpétuaient l'austérité de l'art byzantin.

Lui et sa famille vivaient au jour le jour, loin des grands palais, loin des cours et des papes. Les commandes de notables, des églises locales, ou la décoration de maisons patriciennes, n'auraient pas suffi à nourrir dix enfants. Par bonheur, le banquier Federico Fabrizzi, ami de toujours, garantissait les

revenus de Domenico par sa prodigalité de philanthrope.

L'Italie du Quattrocento se développait avec la nostalgie tentaculaire de l'empire romain, mais ici, point de légions ou d'écrasement martial par le pilum, non, là, le commerce régnait dans toute sa ruse glorieuse. Le banquier avait su s'imposer dans le monde florissant de la finance. Sa bienveillance rassura Domenico. En effet, tandis que Charles VIII menait son expédition en Italie, Agnelli dut, lui, faire face à l'incursion d'un nouvel enfant ; un petit dieu blond qui causa grand trouble dans la demeure. Huit ans après le benjamin, autant dire qu'on ne l'attendait pas.

Lorenzo Agnelli naquit un beau matin de septembre. Les amis se déplacèrent pour l'honorer. Le cortège défila devant le berceau pour présenter des vœux de félicité au chérubin. L'heureux père voulut reconnaître dans ces effusions le meilleur des présages.

Au début, la place privilégiée de petit dernier ne donna pas à Lorenzo une grande assurance. Sa mère mourut alors qu'il n'avait que huit mois. Domenico Agnelli avait tourné en rond des heures, l'esprit tout chamboulé par ce nourrisson braillard. La nourrice, Anna, une belle fille de la campagne milanaise, très saine, qui adorait rire avec les bambins, suscita sans doute prématurément chez Lorenzo un amour inconsidéré et glouton pour les femmes. Le maître de maison lui laissa l'entière liberté d'élever son fils. Lui était trop vieux pour ces subtilités. La jeune femme déployait des tendresses ludiques de sœur aînée et prodiguait des caresses maternelles sans jamais manifester de mauvaise humeur ni faire preuve

d'autorité matriarcale. Lorenzo abusa sans vergogne de cette générosité. Il apprit avec Anna certains traits du comportement féminin, certains secrets et habitudes, qui lui auraient été cachés en d'autres circonstances. Une mère ne se permettait pas de familiarités excessives avec ses enfants. Délivré des entraves de son éducation, le rejeton d'Urbino s'épanouit.

L'atelier d'Agnelli, confiné dans une arrière-cour de soixante mètres carrés regorgeait de boîtes, de chiffons tachés, de couteaux, de pinceaux, de toiles gâchées, de vieux meubles. Cette pièce emplie de trésors résonna des rires et des cris de Lorenzo. Il grandit dans cet univers bariolé, son panier couvert de peinture. À quatre ou cinq ans, le père s'était habitué à l'avoir dans les jambes. Frères et sœurs partis, Lorenzo, devenu enfant unique, développa une forte personnalité, hors du commun, décidé à jouir de la vie de toutes les façons imaginables, malgré une nature tourmentée qui le freina. Cette caractéristique fit de lui, de bonne heure, un être insatisfait, créant, détruisant, déjà en quête d'absolu. Or, rien ne paraissait lui être refusé. Attaché aux vérités de son enfance, il se crut prédestiné. Ses jeunes années, entourées d'un père trop âgé pour l'endoctriner et d'une nourrice aux attraits innombrables, furent l'époque de tous les méfaits. Il touchait à tout, ce qui sans doute annonçait la dominante de toute sa courte vie.

Il se passionna pour la peinture. À quatre pattes, les mains dans les couleurs, la chevelure bigarrée des tons de l'arc-en-ciel, il semblait dans son élément. À sept ans, il barbouillait des aquarelles. L'enfant riait des nuances qui se fondaient devant lui. Ses sens

prenaient une acuité remarquable ; les odeurs particulières du bois, des toiles, des liants, des colles, les textures, la matière le captivaient. Il appartenait à ce milieu par chaque fibre de son corps. Il touchait, pétrissait, lissait avec des transports d'amant.

Incrédule, son père lui avait fabriqué un chevalet à sa taille. Domenico considérait la peinture comme un métier, un métier au même titre que celui d'imprimeur, par exemple. Aussi, le vieil homme s'effara-t-il quand il découvrit un croquis à la pointe d'argent oublié par le garçonnet sur un établi. Il s'agissait d'une tête de madone, d'après la copie d'un Giotto. Le père voulut naturellement initier son fils à toutes les techniques ; mais sanguine, pierre noire, fusain, aquarelle, gouache, détrempe, plume, lavis n'étaient plus des secrets pour Lorenzo à dix ans. Le gamin avait tout compris, avide d'apprendre, de posséder, ce qui allait insuffler l'élan à toute son œuvre.

Il partagea son enfance entre la peinture et les galopades avec un garçon de son âge, Alessandro Conti. Les deux enfants se comprenaient excellemment et se complétaient. Alessandro couvrait les égarements de Lorenzo et ce dernier apprenait certaines astuces de la vie à son camarade, dont la nature grave tempérerait sa fantasque énergie. Tous deux demeurèrent liés par une solide amitié. Ces caractères opposés ne se heurtèrent – fait curieux – que de façon épisodique. Chacun ressentait l'autre comme nécessaire à son harmonie.

Jamais sans Alessandro ce bouillonnant personnage n'aurait accepté l'étude. Il s'asseyait aux côtés de son ami et lisait. Le précepteur, recommandé par Fabrizzi, ne réussit pas dans sa tâche éducative. L'adolescent

n'eut aucune patience pour la musique, encore moins pour la grammaire dont les règles ridicules brimaient les délices du temps qui passe. La rhétorique acheva Lorenzo. Il s'ennuya, fut pris de mélancolie et on craignit pour sa santé. Les livres foisonnaient chez lui, mais il n'ordonnait guère ses connaissances. Il piocha ici et là des bribes de l'essentiel. De l'Antiquité, il ne retint que l'esthétique des formes. Visionnaire de l'art, il imaginait des couleurs, des rondeurs, des reflets aux récits antiques. Il enseigna ses techniques picturales à Sandro. Celui-ci, féru de géométrie et d'arithmétique, griffonnait l'univers à l'aide de ses lignes et de ses chiffres. Le goût prononcé d'Alessandro pour l'astronomie transforma Lorenzo en explorateur, lui révélant la notion d'espace et de liberté. Il métamorphosa cette science en un prétexte à rêver le ciel, les étoiles, pour y puiser tous les scintillements de lumière. L'emphase pragmatique de l'un s'enchaînait au flamboyant délire de l'autre ; le brun et le blond copièrent Giotto, Masaccio, Da Vinci en élèves tenaillés par l'envie de dépasser ces maîtres.

À seize ans, Lorenzo peignait déjà de petites toiles – *pietà*, Christs en croix – pour l'archevêché. Un jour, Fabrizzi vint le voir. Il levait le nez sur deux petits tableaux appuyés contre le mur de l'atelier : une tête de femme aux yeux limpides, prenant vie dans un jeu d'ombres surprenant ; puis un couple, à cheval dans un couchant qui flambait à en éclairer tout l'atelier. Fabrizzi hochait la tête, en fin amateur d'art. Le banquier, âgé de soixante ans à l'époque, cachait sous son allure tassée et contrefaite un regret lancinant de la jeunesse. Il s'approprierait ce talent, cette imagination fantastique, le plus complètement possible. On sentait chez Lorenzo, jusque dans le

tracé des courbes, toute la sensualité d'un artiste admirablement doué. Mais voilà, le désir s'émoissait quand il devait peindre un sujet d'Église. Les saints ne l'inspiraient pas avec leurs longues figures souffreteuses de martyrs. Il entendait faire surgir la vie, sous un simple trait, par un arrondi, une pointe de blanc. Son pouvoir suggestif y réussit pleinement. Ses tableaux acquirent une luminosité encore jamais vue.

On racontait que, les dernières années de sa vie, Domenico exécuta de nombreux portraits de femmes. Le fils n'était pas établi, mais ces dames venaient s'asseoir là et poser, capitulant devant le charme ravageur du blondinet. Ces travaux s'arrêtèrent quand le vieux peintre surprit son fougueux descendant à quinze ans avec l'épouse d'un marchand de soieries, dans une situation peu équivoque. Agnelli avait manqué tuer le joveuseau d'un coup de tisonnier dans un accès de colère. Surveiller son fils ne changea rien aux affaires : il voulait tout... Le besoin de combler la perte d'Anna, qui éveillait si bien ses sens, le conduisit à cette recherche effrénée et précoce du plaisir.

En mars 1514, Domenico mourut, laissant à Lorenzo deux toiles à finir. L'une pour l'archevêque, et l'autre pour un riche imprimeur dont la ravissante épouse intéressa fort Lorenzo, ce qui faillit lui faire manquer le portrait et perdre la somme qui y était attachée.

À vingt ans, Lorenzo avait déjà scandalisé tout le quartier avec ses histoires de femmes. Chacun s'accordait pour reconnaître que sa grande beauté, au moins aussi légendaire à Urbino que sa peinture, défiait toutes les bonnes volontés. D'un blond éclatant, ses cheveux retombaient en lourdes gerbes

soyeuses sur ses épaules. Ses yeux, d'un bleu-violet très profond, d'une douceur exquise, effleuraient la vie de leur caresse envoûtante. Mais surtout, toutes les vertus succombaient à son magnifique sourire qui transcendait toute résistance. Parfois aussi, ses lèvres prenaient une moue songeuse et, rêvant sans fin à d'autres horizons, le regard semblait alors encore s'élargir sur les choses.

*
* *

À la mort de son père, il hérita de l'atelier et s'installa à son compte. Fabrizzzi le prit aussitôt sous sa protection. Mais les notables de la ville se récriaient devant certaines toiles. Le nouvel ange d'Urbino n'était pas croyant, Domenico n'avait pas eu le temps de lui parler de Dieu. En marge du Cinquecento, Lorenzo rechignait à peindre pour l'Église, ce qu'il dut quand même faire, pour vivre.

Sous ses allures de charme, il cachait une nature si violente que parfois il aurait crevé les toiles d'un coup, plutôt que de continuer à représenter des vierges raidies dans leur compassion. Ses doigts alors le brûlaient. Il fut l'un des premiers à peindre le nu avec une audace déconcertante. Comme d'autres adoraient, vénéraient Dieu, Lorenzo exprimait ses dévotions envers la Femme. Sa *Nymphe au miroir* resta dans l'atelier sous un linge. Il avait racolé le modèle lors d'une soirée fastueuse à laquelle Fabrizzzi l'avait convié sous le fallacieux prétexte qu'il y rencontrerait Raphaël Santi. Pieux mensonge, le maître vivait alors à Rome. Lorenzo, dépité, avait ruminé toute la dite soirée une vengeance contre son

bienfaiteur. Mais l'aventure s'était terminée comme toujours : Lorenzo s'était réveillé le lendemain aux côtés d'une gracieuse inconnue dont la longue chevelure l'avait aussitôt inspiré. Il la tenait des heures sans bouger, figée dans la posture des déesses grecques. Il s'emportait dès qu'elle remuait ne serait-ce qu'un doigt. Elle n'osait respirer tant il la surveillait du coin de l'œil. En pareille occasion, il n'était plus enchanteur du tout : il travaillait.

Des tableaux d'une beauté ineffable se serraient contre le mur, fâchés, tournant le dos à leur époque. La *Nymphe au miroir* eût été inconcevable de provocation. Elle souriait d'un tel air de tentation, les cuisses entrouvertes, que Lorenzo avait dû la cacher ainsi qu'une faute. Fabrizzi gardait son air affable de mécène, les lèvres pincées cependant, à la vue de cette chair qui, bien que peinte, ravivait le souvenir d'une époque mouvementée. Mais enfin, le scandale l'inquiétait dans sa lâcheté de débauché. Le cher homme ne put s'empêcher de réprimander son protégé.

– Ce métier que tu as choisi n'est pas une folie d'aventurier. Vois donc les choses à leur mesure : le client passe commande et tu fais ce qu'il te demande... il en va ainsi.

– Cela ne vaut point pour moi, dit Lorenzo, pâle de colère. Je suis libre. Je changerai l'œuvre. Elle racontera une histoire au lieu d'être une représentation convenue, un accord désolant entre l'artiste et le client. Elle deviendra une volonté, sera souffrance, joie, beauté... Elle déclinera en couleurs et en lignes toutes les émotions humaines.

Sa voix avait vibré ; il regrettait de s'être livré, jugeant cette plaidoirie inutile.

– Voilà des paroles qui me désolent, mon enfant. Puisses-tu te reprendre. J’attends la commande de son Excellence. Le Duc, lui, exige les cartons pour le palais.

– Je dois terminer mon travail. Laissez-moi. Je veux encore du temps.

– À ton aise. Je reviendrai après-demain.

Lorenzo s’assit dans un coin de l’atelier, pris d’un ennui conspirateur qui lui faisait lâcher les pinceaux pendant deux ou trois jours. Il comprenait l’ignoble vérité proférée par son bienfaiteur. Cette astreignante réalité corrompait sa lumineuse inspiration. Mais il ne renoncerait pas, il forcerait les esprits.

Dans le couchant lassé qui enveloppait Urbino, il se tournait vers son destin comme un dieu rêvant, perdu parmi les hommes.

À cette époque, Lorenzo se trouvait seul depuis quelques mois. Ce qu’il tolérait mal. Alessandro Conti, à la suite du remariage de sa mère, s’était installé à Rome. Son cercle familial rompu, Lorenzo perdait – d’une certaine manière – la partie de lui-même qui lui assurait stabilité, permanence. Une relation épistolaire suivie débuta ainsi entre les deux amis. La capitale des États pontificaux se parait de magnificence dans l’esprit de Lorenzo. Il imaginait qu’il pourrait là-bas véritablement se débarrasser des entraves ecclésiastiques et ducales d’Urbino. Conti l’entretenait dans cette idée, découvrant encore la cité. Il écrivait de longues lettres dont les descriptions fascinaient son impatient compagnon. La modeste culture antique de Lorenzo lui désignait là l’espace même où il peindrait en toute liberté. Il savait que Raphaël Santi y travaillait. Raphaël. Ce nom seul,

aiguillonnait son désir. Désir fou d'égaliser ce maître terriblement doué. Lorenzo rêvait de Rome. Elle était l'apogée, le lieu de toutes les folies, de tous les accomplissements. La fin. Que faisait-il donc dans les Marches, alors que les deux hommes qu'il admirait le plus s'y trouvaient ? Il reculait pourtant devant l'humiliation de se voir rejeté inexorablement à une condition qu'il jugeait médiocre. Il était dévoré d'ambition mais restait des heures l'esprit trouble, vacant, devant des dessins recopiés d'après Raphaël.

Fabrizzi, rusé, souhaitait mettre le frein à un esprit trop en avance qui eût compromis ses affaires. Il le gardait, le jugeait, le gourmandait. Lorenzo acceptait cette domination par manque d'opportunité. Il céda et exécuta les fresques pour Francesco Maria Della Rovere, nouveau duc d'Urbino. Le jeune génie pensait bien un jour pouvoir remercier son bienfaiteur. Il attendait la chance de sa vie, comme cette destinée miraculeuse à laquelle l'homme, dans sa faiblesse et sa grandeur, se croit promis. Son existence lui semblait petite, il avait besoin d'immensité. Dans sa correspondance avec Alessandro, Lorenzo lui adressait une prière, il envoyait des croquis pour se faire connaître. Le fidèle Conti souriait de cette ardeur, ne doutant pas une seconde du brillant avenir auquel son ami pouvait prétendre. Il lui parlait des ateliers romains, du pavement de la cité, de ses artisans, des femmes aussi, fignant son aquarelle pour lui aiguïser l'appétit.

À travers ses amours et ses œuvres, Lorenzo se frayait un chemin vers le haut, mais il fulminait de ne sentir encore que la rude proximité de la terre. Sa cruelle ambition brisa bien des espoirs.

Lucinda Rondolfi fut de ces jeunes femmes tendres, vouées à un unique amour. Elle s'était prise au piège des volutes sensuelles de Lorenzo. Lui, dans son hédonisme de beau mâle, ne trouvait là que cette tendresse féminine qui lui semblait due par sa naissance de demi-dieu chéri dès sa première heure.

Elle était la fille d'un banquier napolitain immigré à Urbino à la suite d'un scandale financier jamais véritablement éclairci. Toujours était-il que Rondolfi avait établi ses affaires dans le duché avec la prudence louche d'un usurier. Les milieux de la finance le tenaient pour un fourbe. L'opinion publique se rangea à cet avis. Le banquier était veuf, menait un train fastueux, ce qui naturellement, renforçait la légende d'un passé peu honnête, où s'étaient côtoyés des gens ensuite abandonnés sur le parvis de la richesse.

Lucinda grandit dans cette gloire phénicienne, comblée d'excès avec ses trois sœurs que le père avait rondement mariées. Mais elle était de santé pauvre. À peine guérie d'une toux opiniâtre, la puberté l'avait laissée pâle et hésitante. Or il se trouva qu'en une saison, comme une fleur ayant trouvé sa terre, elle s'ouvrit au monde, resplendissante, sûre d'elle.

Fabrizzi donnait un bal pour son anniversaire. Lorenzo ne dédaigna pas cette grâce, ces formes pleines, ce visage encore enfant, encadré d'une chevelure blonde qui n'était que le reflet de la sienne. Qui plus est, Lucinda le regardait, ce qui ne pouvait le laisser indifférent. Tard ce soir-là, une fois tous les convives dispersés dans la débâcle des festivités, Lorenzo s'attarda en compagnie de Lucinda. Envoûté par le corps sublime, vierge, qui se donnait, ce corps à la peau blanche, dont les reliefs s'accroissaient sous le

jou du désir, Lorenzo découvrit l'innocence de cette adorable maîtresse dont les caresses le ravissaient. Elle ne demandait qu'à apprendre de lui les secrets de la jouissance. Il accéda à ces impérieuses requêtes, s'exaltant lui-même à dispenser cet enseignement.

Ce fut à cette époque que Lorenzo peignit certains de ses plus beaux nus. Lucinda était entièrement l'objet de Lorenzo. Quand elle posait, il vantait le velouté de la peau sur les toiles, découpant son intimité tendre de femme pour en parer ses tableaux. Elle, donnait, jusqu'au point de non-retour, où elle n'aurait plus rien. Elle se moquait des défauts de son amant, de ses exigences, des humiliations qu'il lui infligeait. Oh, il l'aima... mais comme à son art manquait encore la maturité douloureuse des œuvres qui plient l'homme et l'élèvent, il manquait à cet amour l'absolu oublié de soi, la vérité de l'amour, en somme.

II

LUCINDA TRANSFORMA quelque peu la vie de Lorenzo. Il avait l'habitude des femmes, mais pas *d'une femme*. Au début l'idylle lui parut charmante. Lucinda satisfaisait ses débordements égocentriques et ses ambitions de peintre ; elle ne demandait que cela. Ce qui était fort curieux chez elle était sa naïveté, même lorsqu'elle eut compris. Elle crut se rendre indispensable à Lorenzo et elle s'imaginait que tant qu'il en serait ainsi, il lui appartiendrait. Il vivait dans cette atmosphère d'adoration qu'elle créait autour de lui et il aimait cela.

Sa réputation était établie à Urbino. L'Église fermait les yeux sur ses excès depuis la série de fresques du Palais ducal. Fabrizzari riait sous cape car l'art de Lorenzo conférait aux anges et aux vierges de longs regards langoureux, des sourires si suaves que les prêtres s'arrêtaient pour admirer cette nouvelle forme de mysticisme. Pourtant le clergé n'en ouvrait pas la bouche. Seul un frisson courait doucement sur les âmes. C'était cela, la peinture de Lorenzo Agnelli. Il avait trouvé ainsi le moyen de travailler pour l'Église sans se renier.

Il abordait des sujets très divers. D'abord la mythologie, le seul objet qui l'eût intéressé dans les livres. Cependant, il n'en eut pas l'obsession. Seulement quelques coups de cœur pour Éros, Vénus, et Persée. Les mythes anciens, images oniriques, revenaient couvrir les nuits d'Urbino. Lorenzo se laissait prendre aux jeux aventureux des dieux descendus vers les hommes. Son génie le rendit populaire. Toutefois, il préférait la vie et ses multiples facettes. Il peignait des scènes profanes, inspirées de la rue, des artisans au travail.

Un après-midi, le peintre avait ramené chez lui un mendiant dont le visage, reflétant la rudesse des pavés, l'avait ému. Du portrait, qu'il intitula *Roberto*, se dégageait une dignité, une impression de majesté déchu. Le mendiant ressemblait à un monarque dont les traits graves contaient la disgrâce. Le tableau mêlait les aspects d'un grand réalisme et une interprétation toute personnelle, presque sentimentale, des détails observés. Dans sa façon de poser les visages et les corps, Lorenzo restituait aux êtres ce que la vie semblait leur avoir subtilisé. Mais il exprimait aussi les hantises qu'il avait parfois.

L'inéluctable vieillissement de l'être l'effrayait. L'angoisse l'étreignait à la vue de ces vieux prélats dont il devait trop souvent exécuter le portrait. Leur chair pendante, leur silhouette ventripotente, leur épiderme fripé, boursouflé lui répugnaient ; il pensait avec effarement au temps où, lui aussi, deviendrait comme eux. Après une séance de pose avec Son Excellence, il erra toute une soirée. Hébété, il s'examina. Il caressait de ses doigts tremblants son torse fin, glissait ses mains jusqu'aux hanches, écartait les cuisses, lissant la peau au duvet d'or,

remontait le long des bras blonds et doux, se tournait, offrant son dos satiné à la psyché, guettant sur son corps magnifique les signes annonciateurs de la déchéance physique. Le saint homme l'avait profondément ébranlé tant il était décati. Quarante-six ans, les traits racornis, la peau parcheminée, des pattes et un cou de poulet, déjà rongé par une mort qui semblait pourtant l'avoir oublié. Lorenzo, malgré son atroce peur de la déchéance, ressentait une terrible pitié devant ce spectacle.

Un jour, Fabrizio l'avait sermonné en lui recommandant d'être prudent avec sa fortune naissante, car l'âge venait vite. Puis, le banquier s'était mis à lui parler longuement de sa jeunesse et de la façon dont le temps lui volerait ses belles années. On devenait vite perclus de toutes sortes de maux, les jambes tordues, le ventre lourd, et les cheveux rares. Voilà ce qui affolait et désespérait ce superbe archange blond au sujet de l'Église : il était sans cesse confronté à cette lamentable illustration de la condition humaine. Naturellement, le banquier surenchérisait, jouissant du désarroi du jeune homme. Celui-ci, pétrifié, bégayait, les larmes aux yeux, face à ce sort misérable qui l'attendait. Lucinda le consolait alors comme un bébé. Ce qui, à n'en pas douter, le réconciliait parfaitement avec la vie.

Il travaillait à ce moment-là pour l'archevêché, il devait peindre toute une série de fresques bibliques. Ouvrage considérable qui l'ennuyait terriblement. D'autant que Rome exerçait sur lui une attraction sensuelle de plus en plus puissante. Il tremblait lorsqu'il prenait la plume pour écrire à son ami Alessandro. Les messages qu'il recevait étaient autant d'encouragements, d'invitations, de promesses. Conti,

inconsciemment ou non, jetai de l'huile sur le feu. L'emprise de la fabuleuse cité était telle que Lorenzo conçut une œuvre colossale. Bien qu'il n'en eût vu aucune copie, il existait une remarquable correspondance entre son tableau et l'une des fresques ornant le Vatican. Curieux signe du destin. Cette fresque réunissait les fantasmes artistiques de Lorenzo. Arche grandiose où Bramante, Michel-Ange et Léonard côtoyaient Aristote, Platon, Socrate, Pythagore et Ptolémée. C'est ainsi que dans sa *Cour de Rome*, Lorenzo prenait des notes, studieux, écoutant Raphaël. Ce dernier, au centre de la composition, enseignait, entouré de disciples. La perspective élevait l'espace dans une frénésie vertigineuse, perçant les cieux de sa clarté, illustrant cette ascension à laquelle l'artiste aspirait. Il conserva cette peinture comme un mirage précieux.

Un matin, à l'archevêché, Lorenzo continuait une longue fresque sur le thème de la déposition de croix. Il s'y trouvait depuis deux mois et se plaignait sans arrêt du froid des dalles, de l'humidité des murs. Un de ses amis, Andrea Casaverde, qui travaillait avec lui, le gourmandait depuis un quart d'heure, agacé par les jérémiades de cet enfant gâté. Frustré, celui-ci se fâcha :

– Par Dieu ! En voilà assez, Andrea ! Regarde plutôt ! L'apprêt ne séchera jamais avec cette humidité. J'y renonce. Maudits soient ces murs !

– Apprends donc la patience mon ami !

– La patience ? Je ne suis pas de ceux qui attendent ! Est-ce assez ridicule ! Accepter pareille besogne ! Surtout, ne t'avise pas de trouver des excuses. Passe-moi le chiffon et le couteau derrière toi.

Le visage fermé, Lorenzo badigeonnait le mur à larges coups saccadés. Andrea, vexé, n'osa en effet émettre la moindre objection, suivant des yeux les mouvements irrités de son compagnon. Ce garçon sympathique admirait le génie brouillon de l'autre. Lui, se contentait de très humbles projets, vivant en simple artisan. Il s'effarait pourtant devant des réactions qu'il ne comprenait pas. La peinture ne lui procurait aucun frisson. Cette passion l'inquiétait ; elle sortait de son entendement.

– L'apprêt... grommela Lorenzo. La qualité de la peinture en dépend. Oh ! là, je suis tranquille, la luminosité sera absente ; rien, pas un éclat. Vois-tu ce qui se passe ?

La moindre goutte de couleur se fondait dans le mur et devenait matière minérale. Une magie qui le faisait pleurer de rage. Plein de hargne, il repassa une couche d'apprêt.

Une nuit lourde était descendue sur la chapelle, Lorenzo venait de laisser Andrea devant chez lui. À cette heure froide, on n'entendait plus que les quelques bruits nocturnes encore égarés au travers des ruelles. Le frapement creux des sabots des chevaux sur les pavés résonnait comme un appel lointain, un écho de fuite.

Lucinda l'attendait. Parfois, il était surpris de la voir encore là. Il ne mesurait pas la force de cet amour et il commençait à se demander ce qu'elle espérait... qu'il l'épouse ? Il n'y avait jamais songé. C'était surtout de la retrouver le soir qui avait éveillé chez lui ce soupçon. Il ne s'accoutumait guère à cette fidélité. Son attitude de servante toute à son bon plaisir d'amant le gênait car il ne savait rien donner de plus en retour. La présence dévouée de Lucinda à

ses côtés le rendait lâche. Il ne lui expliquait pas ses réticences. Autant il était rompu aux joutes de l'amour physique, autant il ignorait les drames intérieurs, les mystères inhérents au sentiment lui-même. Il se plaisait dans l'instant ; il ne concevait en aucune façon sa vie future dédiée à une femme. Pour lui ce serait museler toute sa verve ; il avait un tel désir de liberté ! Il n'avait encore rien vu, rien touché, rien senti, de tout ce qui pouvait s'offrir à lui.

Lucinda, elle, avait compris. Elle devinait le malaise de cette nature impétueuse. Elle l'avait accepté, et c'était tout. Ce soir-là, comme elle s'inquiétait de l'air sombre de Lorenzo, il lui conta les soucis causés par l'apprêt des fresques. Elle l'écoutait avec ce beau regard patient, assombri par le fait qu'elle ne pouvait pas l'aider. Elle s'approcha de lui, dans cette adoration qui la tenait droite et pourtant soumise face à lui. Il la prit sur ses genoux, calmé par cette douceur dont elle l'entourait. Il lui parla de la fête prévue le dimanche chez Andrea et des amis qui viendraient de Rome. Le ton où perçait une excitation enfantine, les yeux brillants, tout ce que Lucinda comprenait entre les mots la déchirait. Elle ne vivait que pour lui, elle voulait sa joie, seulement, elle se torturait devant l'évidente fragilité de sa situation : elle tremblait de le voir entouré de beautés alanguies. Lorenzo piétinait d'impatience à l'idée de revoir Alessandro, son cher Alessandro. Seule cette envie comptait. Au fond de lui, le peintre prenait conscience de son infamie. Mais l'élan était trop fort.

*

* *

Autrefois considérable, la fortune d'Andrea Casaverde s'était réduite comme une peau de chagrin. Son père avait investi tous ses biens dans une expédition vers la Chine dont on n'avait retrouvé qu'un seul membre, devenu fou. L'histoire courait parfois à Urbino, les notables se divertissaient de cette épopée tragicomique.

Ce dimanche-là, la maison luisait dans un appareil de luxe vivant. Une bâtisse dont l'architecture aurait certainement provoqué un coup de sang chez Bramante. Tout en angles et en niches, c'était cependant une très belle pièce, soutenue par ses colonnes ioniques, hautaines dans leur avancée sur la rue.

Le grand salon était plein. Les couleurs miroitaient dans des prismes chatoyants. Deux hautes fenêtres sur lesquelles retombaient des draperies vert et or retenues par une passementerie alourdie de gemmes, accueillait les invités avec le sérieux d'un couple impérial. Les tables exhibaient leur vaisselle jetée comme des trésors perses dérobés dans les croisades. Casaverde avait décoré lui-même les murs, à l'exception d'une loggetta dont Lorenzo avait refait les peintures. Hannibal et Alexandre le Grand frôlaient les drapés d'Andromède entourée des Néréides.

Andrea était criblé de dettes, il gagnait à peine de quoi satisfaire les créanciers jusqu'à la fois suivante. Sa nombreuse progéniture se promenait en loques. Une singulière famille. Six enfants dont l'aîné avait huit ans, et une femme charmante qui se plaisait superbement dans cette atmosphère grandiloquente de désordre organisé. En dehors des puissants banquets où le vermeil flattait l'assemblée, les Casaverde

mouraient de faim. Pourtant, leurs fêtes attiraient une foule curieuse et attendrie.

On se pressait dans le salon de musique où la femme d'Andrea jouait du luth. Lorenzo courait partout, retrouvant des amis. Il oubliait alors Lucinda dans un coin et, à distance, elle le regardait s'exalter. Les gestes dont il ponctuait ses paroles troublaient la jeune femme, comme si ces palabres enfiévrées écartaient d'elle, chaque minute un peu plus, ce délicieux mais inconstant amant. Il reconnut Alessandro. Jeune homme aux boucles châtain foncé, au charme sarrasin et au corps superbement sculpté.

– Sandro... Si tu savais combien j'ai attendu ce moment, dit Lorenzo dans une étreinte fraternelle. Tu m'as l'air de te porter à merveille. Ta dernière lettre ne disait pas grand-chose. Tu me parlais d'un atelier... Raconte-moi.

Alessandro eut un sourire. Ces assauts l'amusaient. Il s'employa à renseigner Lorenzo.

– Eh bien, l'atelier de Francesco Denarotti s'agrandit. Je lui ai présenté tes croquis, tes cartons. Il s'est enthousiasmé. Venant de sa part, c'est flatteur. Raphaël Santi aurait choisi un de ses assistants chez lui. Peut-être est-ce une simple rumeur. En tout cas, voilà comment naît une renommée, n'est-ce pas ?

– Pourtant, les artistes de valeur ne doivent pas manquer à Rome.

– Certes pas, mais les ateliers y foisonnent. Je te le dis, il y a de la place pour toi.

– Tu as vu Raphaël ?

– Mon ami, on ne l'approche pas aussi facilement. Il est brisé par le travail. En ce moment, ton

compatriote peint une partie des appartements du pape au Vatican.

Lorenzo ne trouvait plus rien à dire tant son esprit s'égarait. Ces informations arrivaient trop vite. Il n'osait croire à cet avenir.

– Quelle date dois-je donner à Denarotti ? demanda Conti, comme l'autre se retranchait dans sa rêverie.

– Une date ?

– Pour ton arrivée, répondit Alessandro, retenant son rire.

– Je dois achever des fresques à l'archevêché, et quelques tableaux pour des notables de la ville.

– Quand crois-tu que ce sera fini ?

– Je pense en avoir encore pour trois ou quatre mois hélas. Mettons-nous d'accord. Je t'écrirai dès que je serai prêt.

Lucinda se trouvait tout près et elle avait entendu. Un frisson la secoua, elle s'imaginait bien la ville sans fin où elle n'existerait plus, où son amour ne pourrait plus retenir Lorenzo. Elle avait envie de pleurer. Elle se sentait vieille tout à coup, sans raison. Elle n'avait plus dix-huit ans, elle en avait quarante et il lui semblait que son histoire avec Lorenzo avait vécu. Rome, dans son ancien esprit de conquête, écrasait tout sur son passage.

Pourtant, Urbino, compagne jalouse des premières années de Lorenzo, paraissait vouloir le retenir à elle. Ce fut une période de grande frustration artistique. Les commandes affluaient : décorations de palais, fresques, portraits... Les patriciens se trouvaient admirables au sortir de son royal coup de pinceau. Dans un cloître des environs, des moines faillirent le

tuer avec leurs exigences liturgiques. Sa *Madone d'Urbino* resta célèbre. Elle invitait le profane à l'adoration. Toute la ville défila devant. Le regard arrêtait le promeneur, le fascinait. Cette vierge-là n'avait rien des petites femmes douces et tendres ; celle-ci se penchait en avant pour enlacer.

Lorenzo cherchait dans les couleurs, dans la lumière, toutes les subtilités de l'esprit, mais il insufflait à ses personnages la vigueur physique, le frémissement d'un battement de cœur. La peau était un souci constant. Comment reporter sur la toile la soyeuse surface d'un corps ? Il puisait dans la matière des ressources insoupçonnées. Des nuits entières, il mélangeait, mesurait, essayait ses poudres, ses roses, ses rouges, la goutte de vert qui simulerait le réseau veineux sous la carnation. Les cheveux retenus dans un turban, en chemise, manches retroussées, Lorenzo se livrait à l'acte d'amour ; il faisait naître la vie. Ses yeux violets s'absorbaient dans l'examen de ses potions et pâtes, avec l'attention grave du guérisseur attaché à ses prouesses médicinales.

Et Fabrizzi, l'œil vif, guettait derrière lui, récupérant les restes admirables de ce génie lumineux.

Le succès n'empêcha pas Lorenzo d'étouffer à Urbino. Sa réclusion artistique lui pesait. Il trépignait, et sa fébrilité anxieuse fut telle qu'il renvoya un vieux commerçant, dont il ne pouvait supporter la tournure. Il s'agissait de le peindre lui et sa famille : sa femme, laide comme le péché, et les trois enfants, au faciès redoutable de prétention. Peut-être aurait-il tout quitté sans tenir compte des conséquences de son égocentrique ambition, si Alessandro ne l'avait tancé dans une lettre où il lui expliquait que jamais un artiste ne serait pris au sérieux à Rome avec de tels

caprices. Un instant gagné par le ressentiment contre cette épître moralisante, Lorenzo se calma, étudiant les nombreux croquis et aquarelles que son ami lui avait envoyés représentant Rome. Chaque détail rehaussé à la plume engendrait de nouvelles images, plus fortes, parées des couleurs du ciel et de l'ocre des rues. Lorenzo refit ses propres toiles d'après les esquisses d'Alessandro. D'une suggestion noire sur papier, naissaient des paysages parsemés de pierres antiques ; les touches de bleu, les verts, la pointe de rouge d'un chapeau, la tache sombre d'un manteau peuplaient le dessin. Le peintre oubliait alors les réalités terrestres, ombrant la cité papale de ses ailes d'ange.

III

JANVIER 1516 bouleversa la vie de Lorenzo de façon inattendue pour lui : Lucinda était enceinte. Elle en éprouvait une grande joie qui la tenait des heures un sourire aux lèvres, sans un mot, comme si ce lien était absolu. Lorenzo, muet lui aussi, saisi d'un grand froid, considéra cette future naissance comme la fin de ses ambitions, la remise en question de ses projets. Il ne pouvait pas en parler, quand il voyait sa maîtresse si heureuse. Mais elle, s'était aperçue du manque d'enthousiasme de son amant. Leur intimité les glaçait, et cette gêne croissait sans que le couple n'évoquât leur enfant à venir. Lorenzo, consterné, ne parvenait pas à se voir père. En effet, la peur de vieillir, qui le hantait, s'installerait chaque jour davantage : un enfant marquait plus sûrement les années que le calendrier. Pourtant il ne voulait pas déchirer le cœur de Lucinda. Elle-même se mit à redouter cet événement qui déjà éloignait d'elle l'amour de Lorenzo.

Vers cette période, Lorenzo terminait un tableau pour Francesco Maria Della Rovere, un portrait équestre grandeur nature. Le duc d'Urbino jubilait de

cette magnificence. Le tableau le montrait à cheval, se détachant sur un fond sombre, sous un ciel chargé de tempête. Le clair-obscur faisait ressortir l'homme et sa monture dont les deux pattes se projetaient hors du tableau. Della Rovere, flatté, appréciait cet artiste qui savait si bien mettre en valeur les qualités et vertus de ses modèles, et surtout, atténuer leurs défauts. En effet, Lorenzo ne reproduisait pas simplement un visage, les attributs d'une haute fonction militaire ou ecclésiastique : il peignait l'âme, transcendait le caractère humain de son sujet.

Il était prêt à quitter sa terre natale pour aller se perdre à Rome. Alessandro l'attendait ; Denarotti l'accueillait dans son atelier, une courte missive lui avait appris la veille cette décision. Comme il n'y faisait pas allusion devant elle, Lucinda dut aborder elle-même le sujet. Elle commençait à s'irriter de le voir écrire ses lettres, collectionner d'innombrables esquisses, vivre à ses côtés d'un air distrait, éviter ses questions. D'autant qu'elle sentait un silencieux reproche s'immiscer entre eux deux. Elle était à bout.

– Quand partons-nous ? demanda-t-elle le soir.

– Nous ne pouvons pas voyager maintenant. Ce serait imprudent. Rien ne presse.

Il disait cela avec une telle intonation contrariée qu'elle ne répliquait rien, le cœur serré.

En quelques mois, la jeune femme, dont la grossesse s'avéra difficile, retrouva les années de santé hésitante de son adolescence. Elle restait pâle, souffrante. Les médecins déclaraient cela normal vu sa petite constitution. La vie semblait se retirer d'elle à travers son enfant. Lorenzo se désespérait devant cette situation. Il se détachait des premiers temps de

ses amours avec Lucinda. Le goût de cette liaison se perdait. La gravité qui remplaçait le délicieux souvenir le désarmait.

*
* *

Federico Fabrizzi fêtait ses soixante-six ans. Sa villa éclairait jusqu'aux abords de la ville. Lorenzo s'y rendit seul, Lucinda ayant besoin de repos. Les drames se jouaient parfois sans qu'il y parût. Lorenzo, fatigué des lumières d'Urbino, succomba ce soir-là au charme mauresque d'une plantureuse brune, Sophia. Fabrizzi la lui présenta comme la nièce d'un client important qui s'installait à Rome. Cet oncle providentiel, Piero Del Veranziano, s'engagea à vendre une villa au peintre et en profita pour commander la décoration d'une immense maison que lui-même venait d'acquérir là-bas. Fabrizzi prit Lorenzo à part et, une flamme dans les yeux, parla de Sophia :

– Mon petit, regarde un peu cette taille, cette chevelure et ce buste ! Une amoureuse qui ne doit point être de glace ! Voilà un trésor que Del Veranziano a fort bien fait de nous montrer, quoique, à mon âge... N'importe, c'est cela qu'il serait charmant de posséder, n'est-ce pas ?

Il baissa la voix pour ajouter des détails qui mirent le feu au sang de Lorenzo. Sophia semblait déjà se dévêtir devant lui. Seule sa conquête le calmerait. La nuit folle qu'il passa avec la nièce de Piero le laissa étonné et ébloui.

Pendant, le sentiment de la rupture qui s'accomplissait se mêlait à celui de la culpabilité.

Fuir ? Rester et se lier à jamais ? Accepter une paternité maintenant ? La lutte qu'il menait l'épuisait. Alors s'imposa à lui le dessein d'emmener Lucinda à Rome. Le besoin qu'il avait de la seconde dépassait la lassitude qu'il commençait à éprouver en compagnie de la première.

Le lendemain, ce fut la tragédie : l'état de Lucinda empira. Livide, déjà effacée, elle haletait, dans un délire fiévreux et perdait conscience des choses. Éperdu, Lorenzo avait envoyé chercher le médecin. Rondolfi fut mandé et accourut, catastrophé. Le médecin saigna abondamment la jeune femme. Elle en sortit si blanche que ses proches la crurent morte. L'homme de science constata cependant qu'elle respirait encore et lui administra des potions. La souffrance dura toute la nuit, entrecoupée de brefs moments de répit. Ainsi la médecine, avec la complicité sauvage de la nature, eut raison de Lucinda qui s'éteignit dans une aube rose, piquante de froid, jamais vue à Urbino. L'enfant n'avait pu être sauvé.

Lorenzo se confia à Sandro dans une lettre où il écrivait de courtes phrases dictées par un désarroi à son comble. Lucinda était morte par sa faute. Il ne l'avait pas assez aimée. Il était oppressé par l'accablante mémoire des dernières minutes. Un enfant aurait pu dormir dans la pièce, à cette heure. Lui, son père, aurait pu veiller sur son sommeil...

Lorenzo partit pour Rome deux semaines plus tard avec Fabrizzi. Il avait décidé de ne pas se retourner, de peur de voir se dresser la frêle silhouette tourmentée d'une toute jeune femme aimante dont il avait cru précipiter l'agonie.

Deuxième partie

Rome

IV

LORENZO ARRIVA à Rome en l'an de grâce 1516, par un matin charmant, cinq jours avant son vingt-deuxième anniversaire. La ville le prit comme il prenait les femmes. Sans retour. Sans qu'il n'ait eu son mot à dire. Mais il ignorait que Rome allait être sa première conquête laborieuse. Elle se fit désirer. Un grand soleil éblouissait les coupoles antiques. Les toitures, imbriquées les unes dans les autres, étendaient leur mer de coquillages à perte de vue.

Là, Fabrizzi s'empara de Lorenzo, le promena partout comme un animal favori. Ce dernier ne se sentait pas encore de carrure à l'éconduire. Inconnu à Rome où l'avaient précédé des peintres inégalables, il avait besoin de lui plus que jamais.

Sur les voies pavées de la ville, l'ombre mince de Raphaël Santi s'étirait à l'infini, scellant de son éternité le destin du Vatican. Grâce à Alessandro Conti, Lorenzo obtint le privilège d'admirer les fresques du maître. Les sens assujettis, il ne quitta les chambres vaticanes que lorsque son ami vint l'y chercher fort tard, inquiet. Le déferlement d'émotion

à la découverte de la force exprimée là, laissa Lorenzo sans voix.

Ses allers et venues dans la cité des papes ressemblèrent à ses premiers ébats amoureux : avides, tour à tour caressants et violents, transportés dans un élan toujours plus fort. Il s'épuisa longtemps dans Rome, la couvrant de son pas furieux ; il la trouva insaisissable.

Le vingt septembre, Lorenzo fêta ses vingt-deux ans. Federico, de son rire gras, disait que c'était le bel âge de l'homme : toutes ses dents et tous ses cheveux. Ah ! le vieux banquier savait encore organiser de ces réceptions resplendissantes ! Grisé, Lorenzo se sentit comme un jeune roi acclamé par la foule. Alessandro à ses côtés, il se fit une traînée d'amis et d'amies. Il possédait une aura qui amenait les gens à lui pour se frotter à son charme. Le divertissement fut réussi. Sophia Del Veranziano, la Mauresque, était venue avec son oncle. Lorenzo lui rappela certain soir à Urbino. Cette belle fille brune de vingt ans, très bien charpentée, aux larges yeux vicieux, dévorait les hommes du regard.

– Tu me feras voir ta peinture ? demanda-t-elle, sa tête gracieuse tournée vers lui.

Quand elle parlait, un balancement des hanches dessinait sous l'étoffe une rondeur qui empêchait Lorenzo d'écouter au-delà de quelques mots.

– Bien sûr, répondit-il en riant, à la pensée de la mine qu'elle allait prendre devant sa peinture.

En effet, la jeune femme, stupéfaite, ne fit aucune remarque devant cette chose qu'elle ne comprenait pas. Les toiles inachevées, le fouillis de l'atelier, encore marqué par l'arrivée récente de Lorenzo, la

déconcertèrent. Malgré cela, ils se correspondaient, sans aucune envie de s'attacher l'un à l'autre. Une liaison commença ; mais jamais il ne fut question d'amour entre eux. Pendant le temps que dura cet intermède charnel, Lorenzo se persuada qu'il oubliait de tendres fantômes.

*

* *

La villa vendue par Del Veranziano avait dû être prestigieuse par le passé mais, pour l'heure, elle tombait en ruine. En entrant dans une des chambres, Lorenzo manqua être tué par un pan de mur qui s'écroulait. Il fit la connaissance d'un jeune architecte génois depuis peu à Rome, Filippo Della Seta. Avec lui, il restaura la plus grande partie du domaine ; il joua les maîtres de maison exigeants.

Le dernier jour, le palais Agnelli s'éleva, retrouvant sa splendeur antique et triompha dans son marbre frais. L'exubérance de la décoration ébahit Del Veranziano. Après la loggetta, donnant sur une cour intérieure, l'entrée illustre la Genèse. Cette loggetta était ornée de scènes où la mythologie et la Bible se confondaient en une gigantesque histoire, un déroulement à hauteur d'homme, sans fin. La coupole où Dieu créait la lumière faisait lever les têtes. La tempête divine soufflait au-dessus de colonnes doriques qui soutenaient des arcades rosissantes, pâmées sous les reflets du couchant. Les sibylles, dans un ballet envoûtant, veillaient sur les salles, tandis que Jérémie et Zacharias réfléchissaient gravement à la destinée de l'humanité. Les rivages athéniens couvraient les murs du salon. Au fond,

ébloui par l'éclat cristallin des candélabres, Persée triomphait, jeune et fort, de la Méduse. Après les niches marbrées de l'entrée, du sang de la Gorgone, jaillissait Pégase. La fin des travaux fut dignement célébrée. Alessandro Conti amena avec lui toute une cohorte de parasites charmants qui brillaient dans toutes les fêtes romaines sans qu'on sût d'où ils venaient ni où ils repartaient.

Francesco Denarotti accueillit Lorenzo avec courtoisie. Le vaste atelier n'avait rien de comparable avec ce qu'Urbino lui avait offert. Le plafond n'était qu'une gigantesque lucarne où le jour se déversait à larges flots sur les jarres, les cuivres, les verres, les tissus protégeant des toiles qu'on venait de tendre. Lorenzo y pénétra avec humilité, très intéressé par la peinture des artistes en place. Il se lia toute de suite d'amitié avec Giorgio Strazzi, petit jeune homme d'apparence timide dont le talent l'impressionna.

Lorenzo crut comprendre qu'il ne trouverait sa place dans cet univers qu'au prix d'un travail acharné. C'était sans compter sur sa séduction. On murmurait sur son sillage. Avenir ô combien prometteur ! En effet, grâce à ce don miraculeux, l'artiste reçut des commandes rapidement. À Rome, les murs à peindre abondaient, et les deux seuls grands génies en lice étaient déjà comblés de gloire.

L'oncle de Sophia, ébloui par le talentueux amant de sa nièce et les avantages qu'il pourrait en tirer, le convia chez lui. Piero habitait non loin de chez Raphaël, dans le quartier du Borgo et Lorenzo s'usait les yeux à contempler les lueurs qu'il croyait voir poindre au firmament, sans oser se risquer devant la Villa Santi.